



HAL
open science

Saisir le lieu

Noël Barbe

► **To cite this version:**

Noël Barbe. Saisir le lieu : La taillanderie de Nans-sous-Sainte-Anne. La mémoire de l'industrie : de l'usine au patrimoine, 2006, Besançon, France. pp.111-129. halshs-00114853

HAL Id: halshs-00114853

<https://shs.hal.science/halshs-00114853>

Submitted on 17 Nov 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Saisir le lieu. La taillanderie de Nans-sous-Sainte-Anne-11

Noël Barbe

Laboratoire d'anthropologie et d'histoire de l'institution de la culture, Paris.
Direction Régionale des Affaires Culturelles de Franche-Comté, Besançon.

Paru dans Jean-Claude Daumas (dir.), *La mémoire de l'industrie : de l'usine au patrimoine*, Cahiers de la MSH Ledoux, Presses universitaires de Franche-Comté, p. 111-129.

« D'une part, le réel est le *résultat* de l'analyse, et, d'autre part, il est son *postulat*. »

Michel de Certeau²

« Cette ferme atelier, spécialisée dans la fabrication de la faux et des outils taillants a fonctionné jusqu'en 1969. Une restauration adaptée a permis de préserver ce témoignage important de la proto-industrialisation comtoise en cours de classement Monument Historique ». C'est ainsi, qu'en 1981, présentant *La Chaîne des Musées de l'économie et du travail comtois*, Christian Jacquelin, alors « Ethnologue Régional Permanent de l'Association Comtoise des Arts et Traditions Populaires », décrit la taillanderie de Nans-sous-Sainte-Anne³. Pratique, cette citation nous permet d'introduire à notre propos, tant pour l'objet empirique dont il sera question, que pour le parcours que nous proposons.

La question du patrimoine industriel comme matériau pour l'histoire⁴ ne sera pas traitée ici en constituant, selon tel ou tel paradigme, des objets patrimoniaux qualifiés en source ou en point d'appui, pour écrire une histoire qu'elle soit singulière ou généralisante. Ce dont il sera question, c'est du regard jeté par les activités historiennes ou patrimoniales⁵, des régimes d'appréhension d'un objet qualifié de patrimoine industriel. « Ferme atelier », « spécialisée », « témoignage », « proto-industrialisation », « monument historique »... On voit combien cette question est déjà à l'œuvre dans la citation introductive.

Cet objet a été investigué par des acteurs de différents mondes : littéraire, cinématographique, muséographique, savant... Au sein de ce dernier, plusieurs regards ont été portés sur la taillanderie, la saisissant et la qualifiant par des prises particulières, lui faisant passer différentes épreuves pour la grandir, pratiquant et validant divers modes d'accès au réel⁶. C'est à l'un de ces regards que nous nous intéresserons, celui de Jean Garneret⁷, en ce qu'il inscrit la taillanderie dans des temporalités et des spatialités définies ainsi que dans un jeu de rapports entre la singularité et la généralité.

Prêtre et ethnographe, Jean Garneret (1907-2002)⁸ est l'auteur de nombreux articles ou ouvrages savants portant sur un vaste gradient d'objets régionaux⁹ : monographie de village, chansons populaires, littérature orale, architecture

1 Je remercie, pour leur aide, Pierre Bourgin président de Folklore Comtois, Jacqueline Christophe du musée national des Arts et Traditions populaires, François Lassus de l'Université de Franche-Comté, Jean-Christophe Sevin relecteur au long cours.

2 Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975, p. 47.

3 Christian Jacquelin, « La Chaîne des Musées de l'économie et du travail comtois », *Barbizier. Bulletin de liaison de Folklore Comtois*, 10, 1981, p. 509.

4 Puisque c'est de cela qu'il était, entre autres choses, question lors du colloque de Besançon.

5 De façon générale, l'activité patrimoniale, parce qu'elle est aussi activité de connaissance, pose des questions identiques à celles qui sont débattues au sein des sciences sociales, cf. Noël Barbe, « Actions patrimoniales », *Les Nouvelles de l'Archéologie*, 2003, p. 5-7. Par ailleurs, autour du cas qui nous occupe, se sont déployées les activités tant d'un institut universitaire, l'Institut Universitaire des Arts et Traditions Populaires, que d'une association patrimoniale, l'Association Comtoise des Arts et Traditions Populaires.

6 Au delà de ce « dossier Nans », qui n'est d'ailleurs pas complètement clos, ce travail traduit le moment d'un questionnement plus large sur l'histoire des savoirs, sur la question en particulier des régimes d'appréhension, portant attention aux qualités par lesquelles un objet est saisi. Cf. par exemple sur ce sujet Laurent Thévenot, « Pragmatiques de la connaissance », in Anni Borzeix, Alban Bouvier et Patrick Pharo (éds), *Sociologie et connaissance. Nouvelles approches cognitives*. Paris, CNRS Éditions, 1998, p. 101-139.

7 Nous ne prendrons donc pas en compte, ici, des saisies « non savantes » comme le roman par exemple — Pierre Antoine, a ainsi publié *Les martinets de l'Arcange*, s.l., ed. Maé-Erti, (2000) et *Les feux éteints*, s.l., ed. Maé-Erti, (2002). Pour des raisons d'espace, nous laisserons aussi de côté, pour nous concentrer sur le seul cas de Jean Garneret, des saisies savantes que nous avons évoquées oralement lors du colloque, en particulier celles de Henri Raulin — « Notes et matériaux. Note sur les martinets », *Arts et Traditions Populaires*, 1-2, 1969, p. 95-106 — de Claude -Isabelle Brelot et Jean-Luc Mayaud — *La taillanderie de Nans-sous-Sainte-Anne (Doubs)*. Paris, Éditions Garnier Frères, 1982. Nous y reviendrons dans d'autres publications.

8 Je me permets de renvoyer à ma rapide notice, parue au moment de son décès, dans *Ethnosud*, 23, 2002, p. 3 ; ainsi qu'au numéro d'hommage de la revue *Barbizier*, 26, 2002. Ce dernier comporte, entre autres choses, une « Bibliographie de l'abbé Jean Garneret » dressée par François Lassus.

9 Il faut y ajouter son article publié dans un volume d'hommage à Charles Joisten (1936-1981) : « « Félibourdes » ou contes populaires recueillis à Die (Drôme) en 1940 », *Le Monde Alpin et Rhodanien*, 1, 4, 1982, p. 323-336 dont les matériaux ont été recueillis en 1940.

rurale, architecture urbaine... Il est également le fondateur ou le co-fondateur du Musée Paysan de Corcelle dans le Doubs¹⁰, en octobre 1952, du Musée populaire Comtois installé à la Citadelle de Besançon en 1960¹¹ et du Musée des Maisons Comtoises à Nancray pour lequel une première maison est démontée en 1976. A la fin des années cinquante, il mène une enquête à la taillanderie de Nans-sous-Sainte-Anne : « Une enquête avec enregistrement a été faite à la Taillanderie de Nans-sous-Sainte-Anne, grâce à la complaisance et à l'hospitalité de M. Philibert et des siens »¹². En 1960, il en communique les résultats dans un colloque sur l'artisanat, organisé du 10 au 12 juin, par l'Association Interuniversitaire de l'Est et l'Institut d'Études Comtoises. Publiée dans les actes¹³, son intervention l'a été préalablement, en deux parties, dans la livraison de 1961 de *Barbizier*¹⁴. La première de ces parties est intitulée « Le Martinet et la Faux », la seconde plus brève, « La Faux et son usage »¹⁵. De fait, les deux parties sont largement entremêlées, tout à la fois parce que certains aspects de la taillanderie de Nans sont évoqués dans la seconde partie, mais aussi parce qu'une relation étroite est dressée entre usage de faux et activité taillandière. Ces deux parties sont regroupées sous un titre générique, « L'art du fer ». Cette parution coïncide avec l'ouverture, à la Citadelle de Besançon, d'une première salle d'exposition précisément consacrée à ce thème. Lors de l'inauguration, la taillanderie de Nans est citée, non seulement pour l'enquête mais aussi pour son apport au projet muséographique : « Les frères Philibert, de Nans-sous-Sainte-Anne ne se lassèrent jamais de nous renseigner sur leur passionnant métier de taillandier et nous donnèrent une collection abondante de faux et de taillants. »¹⁶

Généralité-Perfection technique

L'ensemble, constitué par ces deux articles, s'ouvre non seulement sur « les prétentions de cette étude »¹⁷ qui sont « de technologie et de folklore, et quelque peu de vocabulaire »¹⁸, mais aussi sur des considérations plus générales à propos du progrès technique, tant du point de vue de « l'évolution » générale des techniques que de leur plus ou moins grande autonomie par rapport à l'humanité. Pour son auteur, la faux représente, tant pour ce qui est de sa fabrication que de son usage, une perfection technique indépassable :

*« L'évolution des techniques ne se présente pas semble-t-il comme un développement continu, linéaire. C'est un arbre touffu. Certaines branches après avoir fleuri, mûri leur fruit, en restent là et ne croissent plus. Parce qu'elles ont fait le maximum. (...) pour faucher sans attelage et sans tracteur on ne peut faire mieux. Cette faux est fabriquée selon une méthode qui date de cent ans, mais à laquelle il n'y a finalement rien à redire, nous allons le voir, en fait d'efficacité, et, où le machinisme moderne trouve peu à s'employer. »*¹⁹

¹⁰ Dans un courrier du 27 novembre 1943, Jean Garneret sollicite les conseils de George-Henri Rivière, nommé à la tête du musée national des Arts et Traditions populaires depuis le 1^{er} mai 1937 : « (...) je prend la liberté de vous mettre au courant d'un projet de musée de Folklore que je désire réaliser par ici, dans un bâtiment subsistant de l'ancienne Abbaye de Corcelle- il y a là une chapelle assez vaste, et un appartement- je vais remettre le tout en état au printemps- et aussitôt le gros travail fait disposer à l'intérieur des collections, d'ailleurs à peine commencées, mais il me paraissait impossible de continuer à entasser des objets dans d'obscures chambres de la cure et le succès relatif qui fut fait à une modeste exposition du village à Lantenne m'encourage beaucoup à voir les choses en plus grand. » Il joint à ce courrier « un papier explicatif » décrivant le projet et le moyen de le financer : « J'ai d'abord commencé, à dire d'experts, par apprendre combien tout ceci coûterait, puis, mesurant le loisir restreint que me laisse ma charge pastorale, j'ai imaginé combien il était possible de produire de certaines peintures sur verre, dans un délai donné. Une division donnait à peu près le prix auquel je proposerais lesdites peintures aux amis portés de bon vouloir à l'égard de cette œuvre... et voilà. C'est donc non pas en mandiant que je me présente à vous, mais en peintre qui désire alimenter son œuvre des produits de son art ». En septembre 1946, George-Henri Rivière rencontrant Garneret à Lantenne, note qu'il a déjà investi 120.000 fr à l'aide de dons et de la vente de ses dessins, que 60 000 fr. restent à payer. Visitant l'Abbaye, il note que la chapelle « semble bien impropre à faire un musée (exigu, sombre, contraintes architecturales) » et indique à l'abbé que son projet de reconstituer « aux alentours des maisons rurales » est « chimérique ». En janvier 1953, Jean Garneret invite Van Gennep à venir visiter son « petit Musée Paysan ». (Archives du musée national des Arts et Traditions populaires)

¹¹ Dans une chronique parue en 1960, et sans doute de la plume de Jean Garneret, on peut lire : « On parlait enfin d'un Musée de Traditions populaires pour notre province. A Corcelle il était trop à l'étroit et on ne voyait pas comment l'agrandir (...) L'idée de la Citadelle est finalement acceptée par la Ville. On a demandé que je m'en occupe. », « La Citadelle, une espérance », *Barbizier. Almanach populaire comtois* 1960, p. 306. *Barbizier* est un almanach créé par Garneret en 1947. Des articles ethnographiques y sont publiés dans une problématique de sauvegarde et de restitution. Il s'agit de sauver des témoignages d'une vie paysanne qui disparaîtrait. Ce sentiment d'une perte est alors partagé par un certain nombre d'ethnographes. La forme d'almanach prise par cette publication, doit permettre d'atteindre un peuple à qui il faut, selon les mots de l'abbé, rendre son butin.

¹² « Musée Paysan de Corcelle », *Barbizier. Almanach populaire comtois*, 1959, p. 207. Ce texte a été écrit en 1958.

¹³ Jean Garneret, « Communication de M. l'abbé Jean Garneret. Le martinet et la faux en Franche-Comté, *Actes du colloque sur l'artisanat (Besançon, 10-12 juin 1960)*, Paris, Les Belles Lettres, 1961, p. 67-85. Cette communication est regroupée sous le thème de l'artisanat du fer, avec celle de Paul-Louis Pelet sur « Les artisans du fer du Jura Vaudois et leurs rapports avec la Comté », et celle de Pierre Léon sur « La sidérurgie dauphinoise au XVIII^e siècle ».

¹⁴ « Du 10 au 12 juin 1960 notre Université organise un très vivant Colloque sur l'Artisanat. Des conférenciers de Bourgogne, de Savoie, de Lorraine, de Suisse, d'Angleterre et de Comté ont dit l'importance de cette activité dans le passé et le présent. « Le Martinet », publié ci-après page 345 est un de ces exposés » note Etienne Ledeur, « D'août 1959 à juillet 1960 », *Barbizier. Almanach populaire comtois*, 1961, p. 316. Dans les actes du colloque bisontin, une note précise en bas de la page 67 : « Déjà paru dans BARBIZIER, 1961, pp. 345 et suiv. ».

¹⁵ Jean Garneret, « Le Martinet et la Faux », *Barbizier. Almanach populaire comtois*, 1961, pp. 345-356 ; « La Faux et son usage », *Barbizier. Almanach populaire comtois*, 1961, p. 392-394.

¹⁶ « La citadelle, une réalité », *Barbizier. Almanach populaire comtois*, 1961, 401.

¹⁷ J. Garneret, « Le Martinet et la Faux », *op. cit.*, p. 345.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*, p. 346.

Dans ce travail de tissage des rapports entre le temps et la technique, certains espaces possèdent un statut particulier, celui de « traces de l'ancien monde »²⁰. Ce sont les « quelques vigneron et petits cultivateurs d'outils traditionnels »²¹, socialement marginalisés, mais qui contribuent, par leurs besoins particuliers, au maintien provisoire d'objets marqués par la perfection, tant du point de vue de leur usage que de leur fabrication. L'évolution des techniques est également caractérisée par une autonomisation croissante de celles-ci dans le monde industriel, au regard de la figure de l'artisan caractérisée par l'adresse, le « coup de main », l'apprentissage, la « science avertie », une longue formation, la maîtrise de l'ensemble des techniques nécessaires à la réalisation d'un objet.²²

Anciennetés, localités, familiarités

S'en suivent deux parties qui, s'appuyant sur des ressources bibliographiques, portent sur le thème de l'ancienneté d'abord du martinet, de la faux ensuite. La première recourt aux travaux de Jean Schneider publiés dans les *Actes du colloque international. Le Fer à travers les âges*²³. Jean Schneider (1903-2004), connu comme médiéviste et historien de la Lorraine, est, au moment de ce colloque, professeur à la Faculté des Lettres de Nancy, et par ailleurs son doyen. Il est l'un des deux vice-présidents du colloque dont le président d'honneur est Lucien Febvre. Jean Garneret note que ce volume d'*Actes* « ne traite pas et ne touche que par accident à la métallurgie chez nous » mais qu'il y a « trouvé des lumières à d'autres égards »²⁴. C'est en effet ce texte, qu'il constitue comme ressource de qualification comme ancien du « procédé consistant à faire soulever un marteau par une roue à cames »²⁵. La seconde partie, sur l'ancienneté de la faux, mobilise tout d'abord des textes régionaux : « un texte probablement recopié sur un vieux livre »²⁶, faisant mention de la découverte à Francalmont en Haute-Saône de la statue d'un homme tenant une faux et une pierre à aiguiser, monument datant sans doute du temps des romains selon l'auteur de ce livre²⁷ ; une monographie de Broye-les-Pesmes par Charles Perron²⁸, qui fait état de la découverte en 1825, lors du creusement des fondations d'un hangar, de faux à virole que Jean Garneret rapproche des faux à douilles figurées sur des portails datant du Moyen Âge ; un livre sur un village près de la frontière suisse, Les Verrières, dans lequel sont mentionnés des tarifs de douanes pour le passage des faux en 1580 ou une infraction de 1440²⁹. L'article connu de Robert Tresse, paru en 1955 dans les *Annales*³⁰, est mobilisé pour des données générales sur l'histoire des techniques de fabrication de la faux et de « fugitives »³¹ mentions de taillanderies régionales dans le Doubs, à

²⁰ *Ibid.* La comparaison avec la notion d'archéocivilisation de Varagnac devra être faite.

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.* Il resterait à mesurer là l'éventuelle influence de Jacques Ellul, en particulier par *La technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Armand Colin, 1954.

²³ Jean Garneret ne donne pas de références bibliographiques précises, mais rappelons que la pratique des références bibliographiques a une histoire. Cf. sur ce point Patricia Vannier, « Inscription scientifique et mise en norme des savoirs dans le texte sociologique de l'après-guerre » in J.-M. Berthelot, *Figures du texte scientifique*, Paris, PUF, p. 225-250. Il s'agit donc d'un texte de Jean Schneider, « Fer et Sidérurgie dans l'Economie européenne du XIe au XVIIe Siècles » in *Actes du colloque international Le fer à travers les âges. Hommes et Techniques (Nancy, 3-6 octobre 1955)*, Nancy, Faculté des Lettres de l'Université de Nancy, 1956, p. 112-141.

²⁴ J. Garneret, « Le Martinet et la Faux », *op. cit.*, p. 344.

²⁵ *Ibid.* p. 346. Le premier des extraits donné par l'abbé est à la page 120 du texte de Jean Schneider, le second page 121. L'ancienneté du martinet est ici rapportée à une première citation qui renvoie au rôle du martelage dans la production du fer durant l'Antiquité et le Moyen Âge, puis à une seconde qui renvoie à l'utilisation, face à la montée démographique et la demande croissante de fer, de la force hydraulique pour ce martelage. N'est pas cité l'article, dans le même volume, de Pierre Léon parlant d'une force hydraulique indispensable pour « faire mouvoir (...) les marteaux des « fenderies » et des aciéries » ou du « marteau emmanché sur son « arbre », énorme poutre de chêne, soulevée et relâchée régulièrement par un système de cames actionné par une roue à aubes » comme l'une des « dispositions » de la forge à fer ou à acier associée au haut-fourneau. Pierre Léon, « Techniques et civilisations du fer dans l'Europe du XVIIIe siècle », in *Actes...*, *op. cit.* p. 227-264.

²⁶ J. Garneret, *op. cit.*, p. 346.

²⁷ A ce propos, on se reportera à Hélène Walter, *La sculpture funéraire gallo-romaine en Franche-Comté*, Paris, Les Belles Lettres, 1974, p. 147. Celle-ci note alors que cette stèle est « l'unique témoignage sculpté en Gaule et conservé actuellement de l'usage de cet instrument ».

²⁸ Il s'agit de « Broye-lez-Pesmes : Histoire, statistique, langage », *Mémoires de la Société d'Émulation du Doubs*, 1888, Besançon, impr. Dodivers et cie, 1889, p. 329-460. Du point de vue de l'histoire de l'ethnographie régionale, Charles Perron (1824-1892) est connu pour avoir publié *Proverbes de la Franche-Comté, études historiques et critiques*, Besançon, Marion, 1876.

²⁹ Je dois à François Lassus la référence de ce livre. Il s'agit de Fernand Loew, *Les verrières : la vie rurale d'une communauté du Haut-Jura au Moyen Âge*, Neuchâtel, Société d'histoire et d'archéologie, 1954. Il y fait mention, page 108, d'un certain Pierre Griffon, qui vers 1440, est convaincu d'avoir volé des faux, « aquoy l'on a acoustumer de soyer les préz ».

³⁰ René Tresse y défend la thèse d'une diffusion de la faux pour la moisson des graines qui la porterait à une presque égalité d'emploi avec la faucille vers la fin de l'Empire. René Tresse, « Le développement de la fabrication des faux en France de 1785 à 1827 et ses conséquences sur la pratique des moissons », *Annales E.S.C.*, 1955, p. 341-358. Cet article sert de référent au chapitre sur « Les progrès techniques » du tome 3 de Georges Duby et Amand Wallon, *Histoire de la France rurale*, Paris, Éditions du Seuil, 1976. Abel Châtelain, également présent dans la bibliographie de Garneret, défend à la même époque une autre thèse : la faucille aurait résisté jusqu'au milieu du siècle, appuyée sur un accroissement de la population rurale après 1815, des migrations saisonnières nombreuses, ainsi qu'une manipulation qui ne requiert pas une force physique d'importance. Abel Châtelain, « Dans les campagnes françaises au XIXe siècle, la lente progression de la faux », *Annales E.S.C.*, 4, 1956, p. 495-499. L'enquête parlementaire sur la situation et les besoins de l'agriculture dirigée par le Ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux Publics en 1866, permet de dégager un portrait des départements français où nombre d'entre eux, 35 à 39, connaissent une situation d'utilisation concurrente. Cf. Ministère de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux Publics, *Enquête agricole. 2ème série. Enquêtes départementales*. Paris, Imprimerie impériale, 1868-1872 ainsi que Noël Barbe, *Petites histoires de faux. Rapport de synthèse*. Salins-les-Bains, Musées des Techniques et Cultures Comtoises, rapport de recherche, 1998. L'échelle départementale ne rend évidemment pas compte des déterminations d'usages de l'un ou l'autre instrument : configuration topographique, labours, type et état des céréales.

³¹ J. Garneret, *op. cit.*, p. 348.

Pontarlier, à Noue³² et à Doucier. Enfin, il s'appuie sur un dépouillement des *Annuaire du Doubs*, des débuts de leur parution à 1874³³, pointant et citant les occurrences des fabriques de faux dans le département : Les Gras, Mont-le-Bon, Maisons du Bois, Grand-Combe de Morteau, La Ferrière-sous-Jougne, Jougne, Les Gras.

Au croisement d'un colloque international et d'un article, tous deux fondateurs dans un domaine du savoir — l'histoire de la métallurgie pour l'un, l'histoire des usages de la faux pour l'autre—, d'une lecture qui met en avant leur faiblesse en matière de connaissance de la Franche-Comté³⁴, Jean Garneret s'appuyant sur une documentation localisée, constitue un espace régional d'investigation : à l'ancienneté du procédé produite au colloque de Nancy correspondent des données bibliographiques destinées à attester de l'ancienneté régionale de l'usage de la faux, à l'histoire générale de Tresse aux données « fugitives » sur le Doubs, un dépouillement des *Annuaire* de ce même département. C'est bien dans la localisation d'un manque et dans ce manque localisé que s'inscrit l'abbé, constatant par ailleurs : « L'art du fer en Comté attend des travailleurs et la besogne ne manque pas, ni l'intérêt. »³⁵

Cet appel à la recherche, l'implication des Philibert dans l'enquête et leur prêt d'objets pour le musée, la mise en place de la salle sur *L'art du fer* à la Citadelle, rapprochent également, en la décalant sur l'espace comtois, l'entreprise de Garneret de la configuration du colloque de Nancy. On peut en effet souligner, parmi les organisateurs, le comité de patronage, le comité d'action et les participants à ce dernier, la présence d'acteurs de la sidérurgie et d'industriels, de Gaston Bachelard et de Georges Dalles directeur des musées de France, de Georges-Henri Rivière conservateur au musée des Arts et Traditions populaires, de Bertrand Gilles archiviste aux Archives Nationales qui vient de participer au catalogue d'une exposition réalisée semble-t-il pour l'occasion, de l'abbé Jacques Choux, conservateur au Musée Historique Lorrain, etc. La configuration est donc tout à la fois pratique, savante et muséographique et, sous la plume de Lucien Febvre, ce colloque « indique du doigt le destin. »³⁶

Tout en indexant les fabriques régionales de faux au registre de l'ancienneté, Jean Garneret développe et équipe, de fait, le lecteur d'une double pensée :

- d'une pensée de l'espace, distinguant tout d'abord au sein de l'espace régional qu'il vient d'instituer, la « montagne » caractérisée par une place particulière dans l'ancienneté et l'histoire de la production de faux : « (...) toute notre montagne et depuis longtemps faisait des faux, les taillandiers qui y travaillaient s'étaient perfectionnés »³⁷. Il est à noter, tout d'abord, que cette place particulière apparaît à d'autres propos. Jean Garneret opère ainsi une tripartition de l'espace comtois dans le rapport de ses habitants à leur histoire. D'un côté Montbéliard avec « ses thuriféraires, ses peintres, ses amateurs de folklore et son musée » ; le « pays-bas » à savoir celui des plaines du Doubs, de l'Oignon, de la Saône et du Doubs, des collines de Besançon, de la plaine de Dole à propos duquel il se demande « où sont leurs historiens et leurs chantres ? »³⁸ ; de l'autre les « montagnons » qui « n'ont laissé à personne d'autre qu'à eux le soin de louer leurs grandeurs (tous nous admirons les peintres de Pontarlier et ses écrivains régionaux) »³⁹. Le bas-pays nécessite donc la mise en place du musée de Corcelle pour lequel plaide alors l'abbé. S'il semble possible de rapprocher Montbéliard et la montagne, il faut cependant insister, pour les habitants de cette dernière, sur une formulation qui met en avant une capacité de regard propre sur leur histoire, une plus grande réflexivité donc, qui ne nécessite pas nécessairement le recours à des opérateurs extérieurs.⁴⁰

- d'une pensée sociale, en caractérisant ces taillanderies par une forme sociale particulière de la production et de la transmission qui fait appel aux rapports de parenté ou qui se font sur le mode de la parenté, à un régime de familiarité fondé sur une co-présence dans l'espace productif de statuts et générations différentes : « Le mot d'entreprise

³² J. Garneret émet l'hypothèse que René Tresse a fait une erreur de lecture et qu'il faut, derrière « Noue », comprendre Nans. *Ibid.*, p. 356.

³³ Les annuaires du Doubs paraissent sous différents titres et à différentes initiatives à partir de 1804. On y trouve des articles d'histoire locale, des renseignements administratifs et statistiques.

³⁴ Le « chez nous », J. Garneret, *ibid.*, p. 344.

³⁵ *Ibid.*, p. 346.

³⁶ Lucien Febvre, « Discours d'ouverture de M. Lucien Febvre » in *Actes...op. cit.*, p. 23. Lucien Febvre, se définissant, de façon intéressante, tout à la fois comme nancéen et historien, se montre dans son discours d'ouverture extrêmement offensif, sur le fond en voulant sceller une nouvelle alliance entre l'industrie sous « l'autorité des sciences exactes » et les sciences humaines, histoire en tête ; comme sur la forme : « Et maintenant au travail ! Au travail pour le triomphe de l'histoire vivante. Pour la dérouté des stériles routines. Pour la fin des redites paresseuses et des retours en arrière. Au travail et en avant par dessus des ruines poussiéreuses », L. Febvre, *ibid.*, p. 24.

³⁷ J. Garneret, *ibid.*, p. 348.

³⁸ Archives du musée national des Arts et Traditions populaires.

³⁹ *Ibid.* Notons que Jean Garneret a fréquenté Pierre Bichet, en particulier en matière de dessin.

⁴⁰ Cette place particulière donnée à la montagne est présente dans d'autres entreprises de description de l'espace régional. Cf. à ce propos Noël Barbe, « Ethnographie et Révolution. Lequinio de Kerblay et le Jura », *Gradhiva*, n° 8, 1990, p. 10-16 et « Les « paysages » de la différence ou de la manière dont quelques topographes, voyageurs et statisticiens « décrivent » le Jura », *Utinam*, 19, 1996, p. 117-129. Sur l'idée plus précise de la montagne comme « réservoir technique », cf. Noël Barbe et Richard Lioger, « Du jouet en bois au jouet en plastique. Innovation et culture technique dans l'arc jurassien » in C. Bromberger et D. Chevallier (eds.), *Carrières d'objets*. Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1999, p. 43-58 ainsi que Noël Barbe et Richard Lioger, *Les industries jurassiennes. Savoir-faire et coopération*. Bern, Peter Lang SA, 1999.

familiale est justifié à plus d'un titre pour désigner ces petits ateliers. Les patrons y travaillent toujours au milieu des ouvriers. Et ce sont les mêmes familles qui s'y perpétuent (...) »⁴¹

Monographie

L'annonce de la mort programmée de cet univers technique quasi-parfait, aux marges de perfectibilité par conséquent réduites, précède une partie proprement monographique, la visite de la taillanderie de Nans-sous-Sainte-Anne⁴², qui débute par une évocation de l'arrivée des Philibert et l'histoire des propriétaires passés : « L'atelier actuel des Philibert à Nans-sous-Sainte-Anne est entre les mêmes mains depuis bientôt cent ans : les grands-parents des ouvriers actuels sont arrivés ici en 1864. Mais la forge existait déjà »⁴³.

La graphie se fait ensuite descriptive, tant par le dessin que le texte, pour les bâtiments, les machines, les façons de faire. Sont ainsi dépeints des éléments constitutifs de l'équipement de production et leur manipulation :

« Le manche du marteau est un gros tronc de foyard (hêtre), seul bois utilisable à cause de sa souplesse (35 X 35 cm, 2 m à 2,80 m de long) de section ovale, cerclé de grosses frettes de fer. Il est articulé sur un axe : le clou, qui doit être posé exactement au tiers de sa longueur pour qu'il marche bien (...) L'ouvrier a besoin, pour chaque travail et selon le moment du travail, de faire varier la vitesse de frappe de son marteau. Il a, à portée de la main, une chaîne qui commande, par l'intermédiaire d'un levier qu'on voit suspendu au grenier, le mouvement de la vanne d'arrivée des eaux. C'est le vannage articulé. Suivant le débit de l'eau qu'on met sur la roue, le marteau va plus ou moins vite. »⁴⁴

Puis les différentes phases et gestes de fabrication de la faux :

« La première passe est l'étirage. Cet acier est étiré au martinet, à chaud. Il y faut trois chaudes. On donne deux ou trois coups de sonnaie pour cintrer. La pointe on la travaille la dernière. (...) Ensuite, sur une enclume, l'ouvrier fait le manche, le courbe à angle droit, et au bout du manche, il fait le bouton, en pinçant le métal puis en l'écrasant dans un trou de son enclume. (...) Il en faut deux à l'enclume pour assortir le marteau (pour aller aussi vite que le martinet) »⁴⁵.

Les dessins sont accompagnés de légendes d'ordre technique⁴⁶ : « Le marteau du martinet, sa tête, on voit comment la boquette y est fixée. En dessous, la chabotte, au raz du sol, la souche. Le martinet est ici disposé pour le platinage de la faux. »⁴⁷

S'intéressant après les instruments et les gestes de production aux produits, Jean Garneret décrit, parmi les « cent formes de faux », les trois modèles usuels, caractérisés par leurs dimensions et formes générales :

« Actuellement il y a en gros trois modèles avec des variétés de dimension : la faux de pays : de 60, 65, surtout 70 et 75 cm ; celle du Jura, plus large et moins grande, de 65 à 67 cm ; celle de Bresse, de 80 à 85 cm. (...) Les formes générales sont : faux à talon, faux droite, faux cintrée : en Algérie, c'est la faux à talon, droite et étroite ; dans le Puy-de-Dôme elle est large, avec un talon, et grande ; en Vendée elle a la pointe étempée, sans bouton ; à Valence elle est moins large, plus cintrée ; à Toulouse elle a un long talon. »⁴⁸.

Les outils taillants sont ensuite caractérisés par leur extrême variété, et comme un palliatif du caractère saisonnier de la production de faux.

Il est enfin question de la situation des ouvriers en opposant l'avilissement du travail à la chaîne et de la production en série à « la paix véritable qui règne dans cette équipe fraternelle »⁴⁹ ; la situation de déclin économique dans laquelle se trouve la production de faux. Ce texte se termine par quelques pages sur l'histoire et l'actualité de l'usage de la faux.

⁴¹ J. Garneret, « Le Martinet et la Faux », *op. cit.*, p. 350.

⁴² Jean Garneret employant le terme « visiter » se situe dans la perspective d'une mise en présence du lecteur. *Ibid.*, p. 346.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*, p. 353-354.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 354.

⁴⁶ Ce qui n'est pas toujours le cas dans les publications de Jean Garneret.

⁴⁷ J. Garneret, *ibid.*, p. 355.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 356.

⁴⁹ J. Garneret, « La Faux et son usage », *op. cit.*, p. 392. Il est vrai que ce sont trois frères qui sont « patrons », J. Garneret, « Le Martinet et la Faux », *op. cit.*, p. 350. La formulation « quasi-fraternelle » étend cette caractéristique à l'ensemble de ceux qui y travaillent, soit au moment de l'enquête « les trois patrons et trois ouvriers », J. Garneret, « La Faux et son usage », *op. cit.*, p. 392.

Temporalité

En première instance nous pourrions être tenté de dire que la taillanderie de Nans-sous-Sainte-Anne possède, dans la démarche de recherche et la stratégie textuelle de Jean Garneret, un statut de trace, voire de site archéologique⁵⁰. En pousser la porte, ce serait, en quelque sorte, entrer dans le temps d'avant, découvrir une altérité distante non par l'espace mais temporelle⁵¹.

Pour autant, et malgré son ancienneté posée, la taillanderie n'est ici un objet ni archéologique, ni historique, tant du point de vue du rapport du chercheur à son objet, que du régime de temporalité où elle est inscrite. A l'enfouissement ou l'engloutissement des objets archéologiques, à l'absence habituelle qui caractérise la relation entre l'historien ou l'archéologue et l'objet de son discours⁵² correspondent là un geste cognitif premier qui s'appuie sur la vue et l'écoute et un rapport à l'objet qui se fait sur le mode de la présence et de l'engagement direct.

Si l'histoire est connaissance et narration du passé, alors il faut bien se rendre à l'évidence que nous n'avons pas non plus, de ce point de vue, à faire à un objet historique. Pour paraphraser Paul Ricoeur⁵³, la taillanderie n'est pas passée —elle est là sous les yeux de l'observateur— sans demeurer —les techniques et le lieu ne changent quasiment plus depuis plus de cent ans. Elle n'est pas plus an-historique puisque des hommes différents s'y sont succédés. Cette dissemblance doit cependant être tempérée puisque, en ce lieu, l'engendrement des êtres socio-techniques est fondé sur une similitude par la parenté et les pratiques transmises et apprises :

« Et ce sont les mêmes familles qui s'y perpétuent, des dynasties qui subsistent des centaines d'années au même endroit. Famille traditionnelle, fidèle à sa tâche, un peu fermée mais passionnée par son ouvrage, s'y perfectionnant, en des points de détail, car depuis 150 ans la technique est à peu près au point, elle mourra toute entière sans évoluer, puisque la faux meurt. »⁵⁴

La taillanderie est donc à la veille de passer. Avant qu'elle ne le fasse, il est nécessaire de l'inscrire par le dessin, la photo, l'information orale, la description littéraire. Il faut produire les archives de cet objet qui n'a pas disparu⁵⁵, tout comme il faut convertir les papiers qui accompagnaient la production en archives⁵⁶. Pour autant, l'entreprise ne relève pas de l'ethnohistoire au sens de conservation du passé par une tradition orale transformée en archive par le chercheur, ou de procédures de mise en relation du présent au passé que met en œuvre un groupe⁵⁷. Loin d'un appel à une quelconque remémoration, le présent ethnographique est en-soi conçu comme du passé toujours ou plutôt encore là ; permanence qui s'appuie sur une perfection technique désormais immobile. Ainsi, décrire le présent, c'est produire les archives du passé⁵⁸ ; décrire le passé se fait par une mise en présence avec le présent. Au

⁵⁰ Pour les archéologues, un site archéologique est un « lieu d'enfouissement ou d'engloutissement des vestiges matériels que les archéologues peuvent trouver et exploiter », Anne Lehöerff, « Le travail de terrain » in Jean-Paul Demoule, François Giligny, Anne Lehöerff *et al.*, *Guide des méthodes de l'archéologie*, Paris, La Découverte, p. 41.

⁵¹ Ce statut est aussi conjugué dans un film tourné à la taillanderie par l'ORTF en 1966, réalisé par J. Lejeune et J. Pascal, *La forge du moulin*, puisqu'il y est question de mettre sous le regard des spectateurs un état de la fabrication datant de 1848. Ce statut est également présent lors de la visite de ce site transformé en musée, détaché donc de ses conditions d'existence... sauf bien sûr comme lieu patrimonial. « C'était des anciens qui attendaient la retraite plus qu'autre chose puisqu'on retrouve les mécanismes déjà utilisés au XVIIIe siècle, si on prend l'Encyclopédie Diderot... » dit un guide (avril 1996). Si elle semble être l'objet de regrets de la part de Jean Garneret, la fin brutale de la taillanderie, après une longue période d'immobilité, fait le bonheur du muséographe en ce qu'elle semble lui permettre de transporter le visiteur dans le temps d'avant... Taillanderie du XIXe siècle, exemple de l'industrie du XIXe siècle disent les dépliants, mais, au fil des rénovations, quid du paradoxe du bateau de Thésée —Gérard Lenclud, « Identité et changement sont-ils compatibles ? », *Les Nouvelles de l'Archéologie*, 93, 2003, p. 24-27— ou des partis pris non explicités au visiteur et qui font qu'évidemment la configuration matérielle de la taillanderie a changé. A ce propos, cf. Noël Barbe, Anne Thierry, « Paradigme scientifique et muséologisation. Ou comment d'une forge il ne reste aucun feu » in Comité international de l'ICOM pour la muséologie, *Muséologie et mémoire. Symposium 19-29 juin, Icofom Study Series*, 1997, p. 87-91 ; Noël Barbe, Anne Thierry, *Programmation muséographique de la taillanderie de Nans-sous-Sainte-Anne. Rapport final*, Salins-Les-Bains, Musées des Techniques et Cultures Comtoises, 1998.

⁵² Sur ce point, cf. Michel de Certeau, *L'Absent de l'histoire*, Tours, Mame, 1973. Pour le même Michel de Certeau, l'histoire met en scène par son écriture, « une population de morts » ; le texte historique est le « substitut de l'être absent », M. de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, *op. cit.*, p. 117 et 119.

⁵³ Paul Ricoeur, « Réponses » in Christian Bouchindhomme et Rainer Rochlitz (eds.), *Temps et Récit de Paul Ricoeur en débat*, Paris, Cerf, 1990, p. 206-207.

⁵⁴ J. Garneret, « Le Martinet et la Faux », *op. cit.*, p. 350.

⁵⁵ Sur la production d'archive, cf. Jacques Derrida, *Mal d'Archive*, Paris, Galilée, 1995.

⁵⁶ Copies de lettres, registre des ventes, répertoire des clients, registre des commandes... que « Monsieur l'abbé Garneret (...) s'était préoccupé de sauvegarder et de conserver », Claude-Isabelle Brelot « Patrimoine ethnologique et industriel en Franche-Comté : compte-rendu d'expérience », in Association Comtoise d'Arts et Traditions Populaires, *Recherche et action culturelle sur le patrimoine ethnologique. Actes du Colloque de la Société d'Ethnologie Française, tenu à Besançon, les 17, 18 & 19 avril 1980*, s.l., s.d., p. 13. Ces papiers qui appartiennent maintenant aux collections du Musée Comtois et sont inventoriés à l'intention des historiens, « par Monsieur l'abbé Garneret et par Pierre Bourgin le 3 août 1979 », deviennent « sources » sous leur plume et dans leurs pratiques. Claude-Isabelle Brelot et Jean-Luc Mayaud, *La taillanderie de Nans-sous-Sainte-Anne (Doubs)*, Paris, Éditions Garnier Frères, 1982, p. 260.

⁵⁷ Cf. Michel Izard et Nathan Wachtel, « L'ethnohistoire » in Pierre Bonte et Michel Izard (eds.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991, p. 336-338.

⁵⁸ Le regard de Garneret voit le passé au moment où il perçoit le présent, comme le regard clinique voit « un langage au moment où il perçoit un spectacle », Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, p. 108.

commencement il n'y a pas encore de mort⁵⁹, mais un objet pensé comme profondément hybride dans son rapport au temps, hétérochrone tout autant qu'hétérotopique⁶⁰.

Plus donc que le statut de la trace qui représente une chose absente⁶¹, c'est peut-être celui de la bulle telle qu'elle est pensée par Peter Sloterdijk⁶² qui convient. Tout comme l'exhalaison est, par cette bulle, détachée du souffleur mais aussi conservée et portée au loin, « vecteur de l'expansion de l'âme », la taillanderie est une expansion du passé, conservée et transportée jusque là, non par la grâce d'une quelconque brise, mais par celle de pratiques culturelles localisées et de besoins en outils circonscrits dans l'espace, par celle donc d'autres espaces qualifiés par la particularité de leurs pratiques : « Les outils des vigneron d'Arbois, c'est le modèle d'Arbois, on n'en veut point d'autre » cite Jean Garneret⁶³. Cette question de la localisation des ressources qui fait tenir la taillanderie est également présente dans le compte-rendu qu'il fait d'un ouvrage consacré à la taillanderie par deux historiens⁶⁴, du côté, cette fois, des fournisseurs : « Le choix délibéré d'un réseau d'aidants voisins, compétents, cordiaux et amis (...) a permis ce succès »⁶⁵.

Singularité-Généralité

L'exhalaison que représente la taillanderie n'est pas seulement technique, dans le sens où les modes de fabrication et les instruments de production n'auraient pas changé depuis 150 ans. Elle possède l'ensemble des caractéristiques des taillanderies explorées par Garneret à travers les sources bibliographiques que nous avons évoquées. Si la taillanderie de Nans n'est pas située dans la zone montagneuse de la région, ses propriétaires en sont issus. « La famille est originaire de Grand-Combe-Châteleu » disent-ils. « Particulièrement bien vu est le passage des ateliers de taillanderie de la Montagne à celui-ci... »⁶⁶ note Jean Garneret quant à l'ouvrage de Claude-Isabelle Brelot et Jean-Luc Mayaud. La forme sociale de production est également rapportée à la parenté ou à des formes décrites sur le registre de la parenté, tant du point de vue diachronique que synchronique : « L'atelier actuel des Philibert à Nans-sous-Sainte-Anne est entre les mêmes mains depuis bientôt cent ans (...) les grands parents des ouvriers actuels sont arrivés ici en 1864 »⁶⁷, « Nous sommes la cinquième génération qui fabriquons la faux »⁶⁸, « la paix véritable qui règne dans cette équipe fraternelle »⁶⁹, « Les rapports du ou des patrons et des ouvriers, qui échappent de toute part à une perspective de lutte des classes marxiste, mais qui s'articule autour et dans une famille »⁷⁰. D'une certaine manière les Philibert semblent participer activement à l'exposition sur l'art du fer, tout comme les montagnons sauraient eux-même se représenter, participation à un projet muséographique d'un côté, présentation de soi de l'autre⁷¹.

De même, cet espace de production n'est pas régenté par la technique toute puissante puisque « Rien ici de la fabrication en série, de la chaîne dont ils parlent comme d'une chose avilissante. Mais tout d'un travail nourrissant l'esprit, fatiguant certes, mais à l'échelle de l'homme, et dont ils voient le résultat auquel ils ont travaillé presque à tous les stades de la fabrication. »⁷² Il faut, pour y travailler, se soumettre à un processus de formation : « Dans les usines maintenant au bout de 15 jours il (le jeune homme n.d.l.r.) est ouvrier alors qu'ici il faut des années, des

59 Pour paraphraser Michel de Certeau, Dominique Julia et Jacques Revel, « La beauté du mort » in Michel de Certeau, *La culture au pluriel*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 45.

60 Cf. Michel Foucault, « Des espaces autres » in *Dits et écrits 1954-1988. II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, 2001, p. 1571-1581. Sur la mise en œuvre du concept foucauldien d'hétérotopie, cf. Noël Barbe, « Le théâtre de George Sand ou penser l'art populaire comme une hétérotopie », *Le Portique*, 13-14, *Foucault. Usages et actualités*, 2004, p. 75-92.

61 Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 8. La chose est en effet là, sous le regard direct de l'observateur.

62 Peter Sloterdijk, *Bulles. Sphères I*, Paris, Fayard, 2002, p. 19-21. Pour une introduction à la pensée de ce philosophe cf. Peter Sloterdijk, *Ni le soleil ni la mort, jeu de piste sous forme de dialogues avec Hans-Jürgen Heinrichs*, Paris, Pauvert, 2003. Sloterdijk y revendique une rupture avec le fétichisme de la substance et de l'individualisme métaphysique et une mise en avant des catégories de relation, de contact, de cohabitation...

63 J. Garneret, « La Faux et son usage », *op. cit.*, p. 392.

64 C. -I. Brelot et J. -L. Mayaud, *op.cit.*

65 Jean Garneret, « L'industrie en sabots. Nans-sous-Sainte-Anne par Claude Brelot et Jean-Luc Mayaud », *Barbizier. Bulletin de liaison de Folklore Comtois*, 10, 1981, p. 492.

66 *Ibid.*

67 J. Garneret, « Le Martinet et la Faux », *op. cit.*, p. 350.

68 *Ibid.*, p. 351.

69 J. Garneret, « La Faux et son usage », *op. cit.*, p. 392.

70 J. Garneret, « L'industrie en sabots... », *op. cit.*, p. 492.

71 Rappelons cette phrase, déjà citée, à leur propos : « Les frères Philibert, de Nans-sous-Sainte-Anne ne se lassèrent jamais de nous renseigner sur leur passionnant métier de taillandier et nous donnèrent une collection abondante de faux et de taillants. », « La citadelle, une réalité », *Barbizier. Almanach populaire comtois*, 1961, p. 401

72 J. Garneret, « La Faux et son usage », *op. cit.*, p. 392.

années... ». Le temps apparaît là comme constructeur, synonyme à l'échelle individuelle de formation et de cumulativité techniques.

Si la taillanderie est le résultat —le fruit pour reprendre l'image de l'arbre— d'une histoire générale des techniques, forte des cinq générations qui s'y sont succédées et synonyme de formation individuelle⁷³ ; elle n'en est pas moins un objet érodé par le temps, cette érosion ne provenant pas tant d'elle-même mais plutôt de celle des espaces locaux de soutien, une érosion hétéronome en quelque sorte. Cette conception du temps n'est pas sans rapport avec celle d'un auteur dont Jean Garneret était un lecteur : Charles Péguy. Pour ce dernier, le temps construit, « c'est une œuvre, un être »⁷⁴, mais il perd aussi « comme un capital fourni par le passé et que le présent ne cesse de dilapider »⁷⁵.

Si on en laisse provisoirement de côté la première, la construction du texte de Jean Garneret en deux parties —l'une qui, s'appuyant sur des documents écrits, énumère un certain nombre de taillanderies passées et l'autre se déroulant sur le mode monographique et du présent ethnographique— pose la question de l'articulation entre le singulier et le général. Entre les unes et l'autre, aucun geste comparatif, aucun travail de mise en équivalence ne sont explicitement effectués. Si le lecteur peut, entre Nans-sous-Sainte-Anne et les taillanderies régionales des *Annuaires*, déceler des points communs, aucune opération conceptualisante, inductive ou analogique, étendant à l'ensemble des établissements un certain nombre de traits descriptifs ou analytiques, n'est à l'œuvre, qu'elle repose sur l'addition de cas, la quête exhaustive ou le cas représentatif⁷⁶.

Cette manière de faire illustre la démarche de connaissance que Garneret met en œuvre de façon plus générale, comme dans le domaine de l'architecture rurale avec le refus de la typologie, ou la priorité donnée à la singularité dans l'exploration des choses et des gens :

« (...) l'étude exacte des modes particuliers de la vie d'un village, d'une famille ou d'un métier ne dégage pas seulement des principes généraux. L'homme ne saurait être connu que par l'individu le plus particulier si l'on veut évaluer ses profondeurs véritables. Il n'y a de connaissance que de singulier. Les idées originales au contraire sont parfois sinon souvent le domaine des discoureurs aussi stériles que dangereux. Entre ces singularités savoureuses il n'y a pas de frontières, mais des similitudes et des connivences. »⁷⁷

Des « airs de parenté »⁷⁸ écrira-t-il ailleurs, examinant la possibilité de comparer des maisons rurales et critiquant la démarche typologiste. La singularité, comme le local, sont un garant contre toute théorisation jugée comme nocive pour la connaissance du réel⁷⁹. Point donc de sélection de termes communs, de perte de singularité ou de détails, de différences conçues comme secondaires et dont on peut faire l'économie dans une opération de montée en généralité⁸⁰. Nans-sous-Sainte-Anne reste d'une certaine manière un objet singulier, mais un objet singulier dans lequel la généralité serait condensée ou plutôt incarnée, valant pour elle-même dans son présent, mais aussi pour les taillanderies disparues et avec lesquelles elle partage —le lecteur s'en aperçoit— des traits communs. Elle est elle-même dans sa matérialité, mais aussi tout à la fois l'incorporation et la seule représentante de ce qu'est une taillanderie dans l'espace géographique et historique que se donne à investiguer Jean Garneret. 81

Régime d'appréhension et rapports sociaux souhaitables

Au final, la taillanderie apparaît également comme l'incarnation de ce moment d'équilibre dans l'histoire du monde rural⁸² et d'une perfection technique —tous deux en voie de disparition— évoqués par Jean Garneret dans la

73 Dont on a le sentiment qu'elle peut être érigée au rang d'une *Bildung*.

74 Bruno Latour, « Pourquoi Péguy se répète-t-il ? Péguy est-il illisible ? » in *Péguy Écrivain. Colloque du centenaire*, Paris, Klincksieck, 1973, p. 98.

75 *Ibid.*, p. 85. Il conviendrait également de s'interroger sur le rapport entre les espaces localisés définis par l'abbé et le thème de l'appartenance et de l'enracinement chez Péguy.

76 Pour reprendre les catégories de Bernard Lepetit, *Carnets de croquis. Sur la connaissance historique*, Paris, Albin Michel, 1999, p. 88 sq.

77 Jean Garneret, « Avant-propos », *Barbizier. Bulletin de liaison de Folklore Comtois*, 1975, p. 306.

78 Jean Garneret, « Rapport d'activité pour le 15 décembre 1976 », *Barbizier. Bulletin de liaison de Folklore Comtois*, 6, 1977, p. 508.

79 Bernard Lepetit note à propos d'autres travaux « (...) le local est assimilé au réel et retient contre toute tentation trop théorisante », *op. cit.*, p. 90.

80 *Ibid.*, p. 91.

81 Dans les principes d'ordonnement qui conduisent du singulier au général, Luc Boltanski et Laurent Thévenot notent à propos des formes de l'évidence à l'œuvre au sein de ce qu'ils nomment, dans leur modélisation, le monde domestique : « C'est dans le déploiement de la singularité que l'ordre du monde peut être appréhendé en toute généralité ». Luc Boltanski et Laurent Thévenot, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991, p. 220. Tout comme le corps de l'État est dans le corps du roi. *Ibid.*, p. 124. Cette modélisation se fait d'ailleurs autour du cas de Bossuet pour qui le roi se confond avec l'État.

82 Plus tard, à propos du village de Lantenne où il était prêtre en 1937, Jean Garneret note : « On vivait dans une sorte d'équilibre périlleux mais agréable, celui justement qu'a toujours souhaité le monde paysan », *Vie et mort du paysan*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 55.

première partie de son texte. C'est à une repolitisation⁸³ de la faux que nous assistons, en ce sens que cet instrument est présenté comme solidaire d'un bon gouvernement des hommes : dans son usage comme sa fabrication, elle suppose des espaces locaux d'usages et des modes de production caractérisés par une familiarité avec les humains et les non-humains. Parmi ces localités, l'une d'entre elles, définie par le sentiment d'elle-même et de sa particularité, est mise en avant : la montagne. Ce sont les caractéristiques de la « petite patrie » que l'on peut là déceler.

Non seulement, l'entreprise de description des taillanderies paraît tout à la fois participer à la nécessaire connaissance de cette « petite patrie » pour la magnifier⁸⁴, mais le régime d'appréhension mis en œuvre semble être en correspondance avec les traits caractéristique de cette petite patrie : institution d'un espace régional d'investigation lui-même découpé en localités, approche singulière et juxtaposition énumérative des différents établissements localisés, rapports de condensation ou d'incarnation entre le singulier et le général.⁸⁵

⁸³ Repolitisation car on sait que cet instrument a été politiquement traité et vu au XVIII^e siècle. Cf. N. Barbe, *Petites histoires de faux...*, *op. cit.*

⁸⁴ « Entretenir dans l'âme du lecteur populaire l'amour de sa petite patrie, la Comté, le distraire sainement, l'instruire de son passé, et par ce moyen affermir en lui ses vertus viriles de chrétien et de Comtois, sa foi catholique, fondement immuable des grandeurs passées et à venir de son pays » est l'un des buts de Jean Garneret, cité dans Pierre Bourgin et François Lassus, « 50 ans de Barbizier 1947-1997 », *Barbizier. Revue régionale d'ethnologie franc-comtoise*, p. 164. A Nancy, dans son discours d'ouverture, Lucien Febvre, se revendique tout à la fois historien et nancéen, et par conséquent comme « ayant été témoin de tentatives heureuses d'un génie local » qu'il semble finalement définir par un « esprit d'initiative, d'audace sagement calculée, d'énergie et d'adresse dans l'exécution qui fit grande la Lorraine au temps où Barrès la citait à l'ordre des provinces françaises et mariait dans le cadre d'une histoire mosellane reconstruite par lui, à la gravité des paysages la rude activité des hommes. ». *Op. cit.*, p. 17 et 18. Ce qui peut être mis en regard avec l'attention portée par Febvre au particulier ou à l'individuel, avec sa défense des monographies régionales.

⁸⁵ Anne-Marie Thiesse note que les petites patries sont conçues comme « des quintessences de la France », Anne-Marie Thiesse, « Petite et Grande Patrie » in Jacques Le Goff (ed.), *Patrimoine et passions identitaires*, Paris, Fayard/Éditions du Patrimoine, 1998, p. 77.